

BENJAMIN MANKÉDI

Les dieux de Zéno

(Extrait du Chapitre II)

Roman



Le 10 octobre de l'année Tumulte Intellectuel, un jour après la parution du numéro 1500 du journal « Explosion », Maléo, capitale de la république de Zéno, se charge de l'onde de choc commentant l'article de Roberto. Les rues ne sont que bavardages. Qu'ils soient gentils ou méchants, les mots ne rencontrent jamais l'assentiment de tout le monde. Ainsi va le chemin des mots.

- « Où est le roi ? Il est méconnaissable dans la mêlée ».

Ce titre « question réponse » qui résume les idées que Roberto a développées, a soufflé le vent pour chasser l'absurdité. S'est répandu d'écho en écho dans l'univers le rire de la terre qui se moque de l'homme qui croit dompter les hommes. Zéno manque de promptitude dans la lutte farouche qu'il mène contre la vérité.

L'article provoque un séisme dans le pays. Il faut mettre dare-dare un terme à l'agitation qu'il suscite et éteindre la lumière.

Le Conseil des Ministres se réunit en session extraordinaire. Les dieux de Zéno proclament l'autodafé des articles de Roberto. L'imprimerie est mise sous séquestre et placée sous la surveillance de la Garde Prétorienne. Faut-il fouiller chaque maison du morceau de terre pour récupérer tous les numéros vendus ? Roberto, pour avoir rédigé des phrases contraires à la louange de Zéno, répondra de sa témérité.

Des hommes ont le pouvoir de façonner la terre à leur guise. La loi de la jungle veut qu'on sache qu'ils existent. Vous entêtez-vous à ne pas les sentir ? Ils viennent roter à votre oreille, bâiller ou éternuer à deux centimètres de votre nez. Malgré vous, vous sentez leur présence. Ils vous laissent entendre qu'ils sont des dieux, que vous avez bien fait de les avoir choisis comme guides et sauveurs.

* *
*

Douze heures !

C'est l'heure à laquelle déjeune le peuple quand il a à manger.

Douze heures !

C'est l'heure où le peuple « sieste » quand il n'a rien à se mettre sous la dent.

Douze heures !

Quelque part dans la rue des Opulences cliquettent les fourchettes, les cuillères et les couteaux de table des dieux. Dans une atmosphère où se mêlent les odeurs des chairs de bœuf, de porc, de mouton, de volaille cuisinées à l'occidentale et celles des vins les plus exquis de la terre, Juanito offre le manger et le boire.

Roberto ignorait l'existence de Barbara. Ils se retrouvent à table assis l'un en face de l'autre. La conversation s'engage. Ils font connaissance. Leurs regards s'attirent.

Pris d'un courage soudain, Roberto murmure :

- Barbara, ne me regardez pas comme on regarde une personne de qui l'on voudrait être aimé, sinon j'aurai « des idées ».

Elle continue à le fixer, avec plus d'insistance et de provocation. Roberto simule l'indifférence. Barbara ne manque pas de charme. Elle est jolie. Elle a su se faire belle. Son regard convie à la genèse d'une amitié sentimentale. N'attendons pas demain, car demain c'est toujours demain.

Le temps de danser arrive. Roberto serre dans ses bras celle qui lui a adressé des appels. La guitare rythmique les plonge dans l'allégresse d'une balade, au travers d'un univers de rivières, de fleurs et d'oiseaux multicolores. Sous le ciel bleu, au loin, viennent les mots susurrés par la guitare solo. Roberto, dans la douceur de la rumba qui les berce, adresse sa candidature à celle qui l'a défié.

- J'espère qu'une suite favorable sera donnée à ma demande. Vous transmettant ici mes hommages qu'ensemble mon cœur et mon âme vous présentent, je vous prie, chère Barbara, de bien vouloir m'ouvrir votre cœur et de m'y laisser vivre à jamais pour le meilleur et pour le pire.

Barbara est soulagée d'entendre les mots qu'elle a désiré entendre de l'homme déniché parmi les humains. Le temps divise. Mais le temps unit quand ceux qu'il rapproche œuvrent à être ensemble.

Vingt-deux heures !

Là-haut, la multitude d'étoiles scintillent et rehaussent la beauté de la voûte céleste. C'est le moment où la terre s'apprête à s'endormir et à s'élever en vue de la communion avec l'invisible. C'est le temps où ceux qui n'ont jamais sommeil vont en voyage dans les bras de leur amour avec la nature. Il n'y a pas meilleur artiste que la nature. Le ciel vit sa vie nocturne avec allégresse.

La rue des Lilas appartient à deux êtres qui se désirent. L'amour a réussi à faire d'eux des noctambules. Ils se séparent sur un baiser. Barbara se dirige vers son domicile. Elle marche en balançant les hanches, de cette démarche

chaloupée « je te tiens » de mannequin. Elle disparaît derrière le portail qui grince dans le silence de vingt-trois heures trente minutes.

Roberto s'en va en chantonnant, une boule de joie dans la poitrine.

* *
*

Les jours et les mois s'enchevêtrent dans les étreintes et les rendez-vous.

- Quand ?
- Demain
- À quelle heure ?
- À douze heures !
- Promis ?
- Me prends-tu pour ton ex-petite amie qui te donnait de faux rendez-vous ?
- Quelle petite amie ?
- Celle que tu fais semblant d'avoir oubliée.
- Tu me rappelles les mauvais films de mon passé, Barbara. Veux-tu m'aider à les oublier ?
- Demain, je te répondrai. Ton dernier article a chatouillé les autorités.
- N'y pensons plus, veux-tu ?
- Je t'aime quand tu chatouilles l'État.
- Alors demain, je viendrai te chatouiller comme je l'ai fait à l'État.

* *
*

- J'ai mangé comme un roi.
- Qu'est-ce que les rois ont d'exceptionnel ?
- Peut-être leur royauté qui les emprisonne dans ses exigences.
- Alors, j'exige que tu boives comme un amour de roi.

Les verres s'entrechoquent.

- À notre amour, dit Roberto.
- À notre vie à deux, répond Barbara, rayonnante.

Ils se saoulent dans un long baiser. Le repas a pris fin depuis quelques instants déjà.

La rue les accueille, la main dans la main. A trois ou quatre mètres, une grosse berline noire est stationnée. Le moteur diesel ronfle paresseusement. La possession de voitures est le souci des dieux du morceau de terre. À l'intérieur de la voiture, trois hommes causent.

- Monsieur Roberto Momo, je présume ?

Roberto ne réalise pas qu'on l'interpelle. La main de Barbara dans la sienne ne dissipe pas dans son esprit les vapeurs ou les ivresses de l'amour bues à la bouche de son amie.

Celle-ci retire sa main pour qu'il revienne sur terre. Elle le fait, avec douceur, pour ne pas offenser. Il est inconvenant de se tenir amoureusement devant les gens.

- Monsieur Roberto Momo ? répète l'homme.
- C'est moi... On se connaît?
- Tout le monde vous connaît. Suivez-moi sans faire des « problèmes ».

L'homme est devenu menaçant.

- Je ne cause pas aux inconnus.
- Vous l'aurez voulu.

Les occupants de la voiture descendent. Brutalement, Roberto est ceinturé, immobilisé et menotté. Barbara ne peut

pas intervenir. La violence prend fin avec le claquement des portières de la voiture.

- Au secours ! crie Barbara.

Elle ne parvient pas par son cri à amener le monde de la rue des Lilas. Personne n'intervient.

La voiture démarre. Elle disparaît dans le dédale des ruelles.

Barbara court sonner chez le voisin. Personne n'ouvre. Pour la deuxième fois, elle appuie sur le bouton de la sonnerie, sans réponse. La troisième tentative est aussi vaine que les deux précédentes.

- Lui qui d'habitude n'est jamais absent..., malgré-t-elle de déception. Il faut que je signale l'enlèvement à la police.

Elle rentre chez elle. Elle décroche le téléphone et forme le numéro d'urgence de la Police nationale.

- Allô !... La police nationale ?... Ici Barbara Mounia. Quatre inconnus viennent d'enlever mon ami... Roberto Momo... 15, rue des Lilas, Monsieur l'Inspecteur... Oui... Le journaliste de l'hebdomadaire « l'Explosion »... Une voiture rouge ... La marque ?... Japonaise... Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lire l'immatriculation...

Barbara raccroche, s'assoit dans un fauteuil et se sert un verre de la bière du morceau de terre, celle qui, selon la publicité, « a séduit même les américains ».